

ROUTINE URBEX

SAMUEL GENIN

Bac de friture mangé par la rouille.

Goudron fissuré, d'où sortent des pissenlits par touffe.

Silhouette délavée, aux couleurs pratiquement effacées. Un clown ? Un monstre ?

Un nid d'oiseau dans la box en verre cassé d'une machine à pince.

Une grande roue cassée, penchée, appuyée contre les hauts arbres de la forêt.

J'ai toujours peur que la sacoche de mon appareil photo se détache quand je grimpe sur les structures comme ça. Ça n'est jamais arrivé pourtant, mais ça m'empêche pas d'avoir peur. C'est drôle, parce que j'ai pas le vertige, mais je suis toujours flippé à l'idée que mon téléphone, mes jumelles, ou justement mon appareil photo tombe et se casse. Je me retiens d'aller vérifier d'un geste de la main que l'attache est toujours solide, parce que je sais en mon for intérieur que c'est le meilleur moyen pour que mes gros doigts engoncés dans des gros gants appuient là où il faut pas, et justement cause la chute de mon appareil. Non, le plus sage c'est que j'y touche pas. Mais j'y pense. J'escalade ce qui devait être une des attractions principales de la fête foraine. Les ampoules colorées, dont la majorité sont cassées aujourd'hui, écrivent encore son nom : Vertigator. Je sais que c'est de là haut que je pourrait avoir les meilleurs photos. Alors j'assure ma prise, et je continue de monter. Il faut juste que je pense pas à la sacoche de mon appareil photo. Merde, je viens d'y penser.

Un renard qui traverse la piste d'auto-tamponneuses.

Une unique vitre encore intacte du labyrinthe de glace.

Les plaques de bois encore marquées de plomb de carabine depuis longtemps disparues.

Un tag signé MereJ qui représente un ours qui fume un pétard.

Un arbre qui pousse en contournant les rails des montagnes russes.

J'ai commencé l'Urbex pendant le confinement. Puisqu'on avait pas le droit de sortir, j'ai eu envie de faire exactement l'inverse, et d'aller justement dans les endroits où on déjà pas le droit d'aller en temps normal. Des vieux hôpitaux abandonnés, des vieilles baraques condamnés, des zones industrielles. Si y'a des jolis murs de parpaings bien propre devant la porte d'entrée, c'est qu'il y a des trésors à l'intérieur. Je le vois comme une invitation. L'obscurité crie mon nom : Zéphir. Zéééphir. Il faut froid et sombre ici. Si seulement il y avait quelqu'un avec une lampe de poche pour nous apporter un peu de lumière. Si seulement il y avait quelqu'un avec un appareil photo pour nous emmener dehors. Car c'est ce que je fais. Je capture des petits bouts de ce dedans interdit pour l'emmener dehors, là où il fait jour, là où on a le droit d'aller. Idéalement, ces photos je finirai par en faire une expo. Que des bourgeois me paye pour leur montrer là où les bourgeois ont dit qu'on avait pas le droit d'aller. Ça serait le pied. C'est du taff il faut dire, et c'est bien le seul travail que je peux faire. Aujourd'hui par exemple, 2h30 de route et 20 min d'escalade pour cette photo de la fête foraine abandonnée.

Une ancienne mare artificielle asséchée.

Un voiture avec le vieux logo de la ville, cul de jatte sans ses roues.

Une nacelle de la grande roue écrasée par terre.
Le soleil qui reflète une constellation dans les éclats de verre du sol.
Au loin, très loin, l'autoroute.

Assis au sommet du Vertigator, les pieds pendants dans le vide (ne vérifie pas tes lacets, c'est le meilleur moyen de perdre ta chaussure). Je bois du café à même le thermos, en mangeant un sandwich à la mayo. Il faut marquer le coup quand on a des points de vue comme ça. Avant je fumais une clope pour souligner ces moments-là, mais j'essaye d'arrêter. Je vais bientôt redescendre, reprendre ma voiture et rentrer chez moi. Demain, comme d'hab, journée ordi avec tri des photos, retouche et colorimétrie. Dans 2 jours je commencerai un dossier pour financer mon expo. Dans 3 jours j'abandonnerai. Une mécanique bien rodée. Café, mayo, légère brise. On est pas mal quand même.